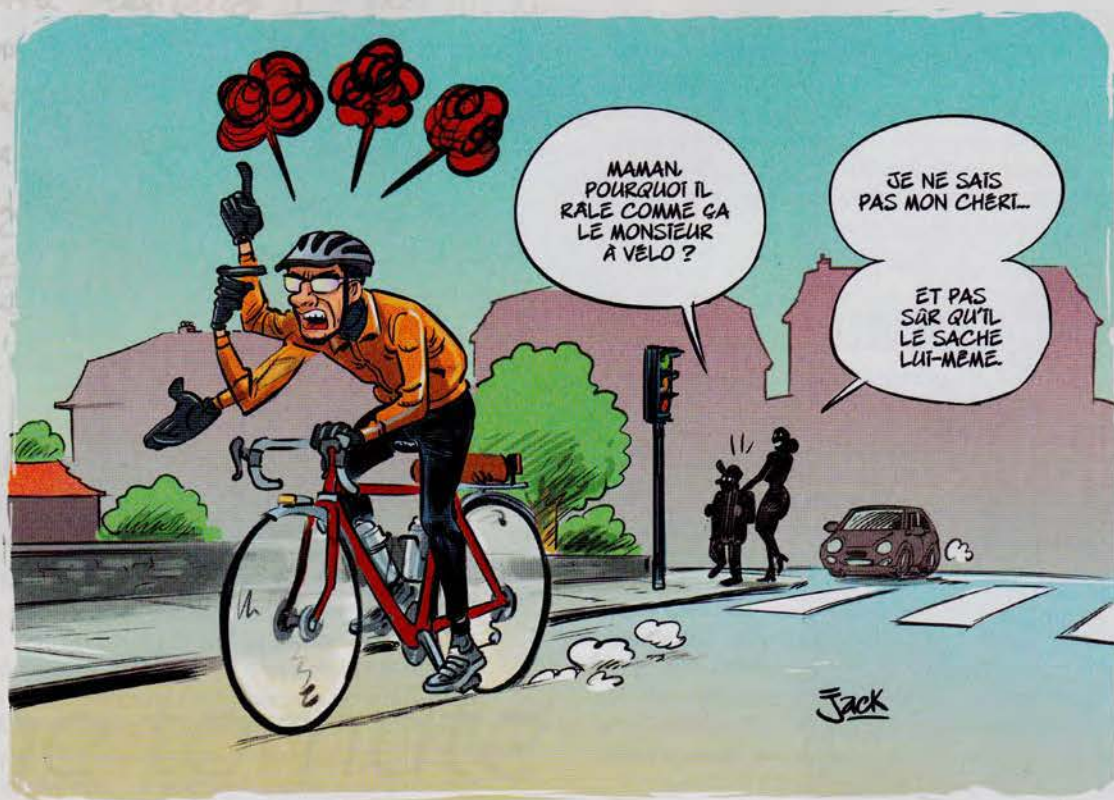


Lettre ouverte aux râleurs

> Yannick Hinot



Chers râleurs,
Non, faut tout de même pas pousser, je ne vais pas me compromettre en vous adressant un salut par trop obséquieux. Donc, mesdames et messieurs, car il va de soi qu'en évoquant les râleurs, j'embrasse aussi – façon de parler, – les râleuses. Oui, la parité existe parfois même si on ne parle que de mâles à bile.

J'ai sagement décidé de me limiter aux râleurs cyclotouristes, sinon il y a matière à écrire un livre (plusieurs ?). Il suffit de suivre l'actualité (quand ce n'est pas elle qui nous poursuit) pour entendre les récriminations incessantes sur moult sujets. La vie qui renchérit alors que son propre conjoint l'est de moins en moins, le boulot qui manque

de sens et rend allergique, les services de proximité qui se perdent, le bénévolat qui fiche le camp, la bureaucratie qui s'emballe (et encore c'est pas cher), le pognon qui empoisonne le sport, les rendez-vous difficiles à prendre si on n'a pas la fibre pour l'Internet, la santé dont finissent par manquer ses professionnels, la justice qui traîne et ceux qui traînent les autres en justice, tout un tas de règlements contraignants et les dérèglements climatiques, la pluie et le beau temps, l'eau qui rage ou qui manque, les robinets qui coulent. Bref, tout part à vau l'eau.

Alors qu'à vélo, il reste de l'espoir. Attention, il y a des motifs justifiés de se plaindre. Pas question de mettre sur le même tandem le mécontent

ponctuel et le râleur systématique pour lequel le mot râle est au plus bas sur l'échelle de la protestation.

Qui n'en connaît pas dans la gent cyclotouriste, dans son club ou ailleurs ? Celui qui râle parce que, si on avait tenu compte du vent, on aurait dû faire la sortie dans la direction opposée. Et d'abord, pourquoi on part toujours le matin alors qu'on se caille en hiver ? Et pourquoi on part toujours l'après-midi alors que le vent est bien moins fort le matin ? Et pourquoi aujourd'hui on se paie la bosse de machin chouette alors que la saison est à peine commencée ? Et ceux qui roulent devant pour nous protéger du vent, pourquoi ils ne regardent pas derrière pour voir si on suit ? Et pourquoi, on

attend qui encore, on part cinq minutes en retard ? Sont-ils toujours à l'heure, les toujours râleurs ?

Que ces éternels insatisfaites s'en tiennent à leurs copains ou copines, disons à leurs collègues cyclotouristes, passe encore, ceux-ci les connaissent et finissent par en prendre leur parti. Mais sur la route, la vindicte repart de plus belle. Pourquoi on prend ce grand axe, pas moyen d'être tranquille avec les camions ? Pourquoi cette petite route à tracteurs ? Et les gravillons, ils pourraient pas arranger les routes à une autre saison ? Et cet automobiliste, il se range bien sur le côté pour nous croiser mais alors merci pour la poussière. Et celui-là qui klaxonne pour nous doubler, il nous ferait peur, pas moyen d'être au calme à la campagne. Et l'autre qui nous dépasse sans prévenir, il pourrait klaxonner pour qu'on se range !

Là où le simplement mécontent est, souvent à juste titre, frustré par telle contrainte, le râleur a besoin de trouver un responsable sur qui déverser sa bile. Le ou les coupables, c'est il ou elle ou eux, pronoms pas toujours personnels, visent les organisateurs de randonnées et autres manifestations, ceux et celles qui se donnent la peine de faire vivre notre passion.

Tel cyclo ahanant, au lieu de garder son souffle, se plaint de quelques dizaines de mètres à gravir, pentus et gravillonés, pour arriver au point de contrôle d'une sortie : « *Ils auraient pu nous proposer un accès plus facile, il y a une autre route !* » Emporté par son emportement, le râleur s'en tient à son ressenti - et le ressenti ment ! - sans prendre le temps de la réflexion. Peut-être se sera-t-il rendu compte, au sortir de ce contrôle qu'ils (les organisateurs) avaient réservé l'autre route pour le départ, histoire d'éviter les histoires à savoir les chassés-croisés souvent sources de récriminations.

D'autres cyclos, à l'occasion d'une Semaine fédérale, font campagne pour implanter les points d'accueil en ville, à tout le moins dans des bourgs disposant d'un minimum de commerces afin de pouvoir y consommer librement. « *Ils le font exprès pour qu'on soit obligés de s'arrêter sur leurs points*

d'accueil ! » Sur lesquels s'affairent tout un tas de bénévoles, parfois sans relations avec le monde du vélo, qui répondent de leur mieux, le plus souvent sourire à l'appui, aux demandes de tous ces cyclos de passage. Et qui ont à cœur de mettre en valeur leur bourgade, même si elle manque de commerces.

Faudrait-il, selon la suggestion d'Alphonse Allais, construire des villes à la campagne ? L'air y est plus pur mais ne le resterait pas longtemps, au regret des cyclotouristes, consommateurs de grands espaces, avides de routes tranquilles, amateurs de petites merveilles locales souvent insoupçonnées que les organisateurs de randonnées ont à cœur de faire découvrir à leurs collègues. Les villes n'ont pas le monopole des beaux bourgs ; les communes rurales recèlent aussi des chefs-d'œuvre architecturaux et patrimoniaux.

Dans ce cas de choix de point d'accueil, j'ai été pour le moins surpris, pas chers

et néanmoins collègues, que vos propos, dignes des réseaux sociaux, dévissent et râlent sur les hautes instances de la fédération. Heureusement, vous n'êtes pas allés jusqu'à accuser celles-ci du temps déplorable qui sévissait ce jour-là. Et même que vous avez roulé sous la pluie. Quasi continue et abondante.

Alors, râleurs sans doute, mais pas que. Et moi qui suis resté

à l'abri ce jour-là, que je n'ouvre pas trop les vannes de la réprobation, que j'évite de me laisser aller et, à mon tour, de me laisser râler.

En bons (?) Français que nous sommes, nous sommes plus attirés par le négatif que par le positif et voyons autour de nous et parfois chez les autres, le sombre plutôt que le lumineux. Le pourcentage des trains qui n'arrivent pas à l'heure est ridiculement bas. En parle-t-on ? Et les multiples gestes de solidarité, font-ils la une des journaux ? Alors après m'être adressé à vous, collègues râleurs, je me dois d'évoquer toutes celles et tous ceux, la grande majorité des cyclotouristes, dont le comportement donne une image valorisante de notre pratique. Une manière comme une autre de remettre les pendules (r) à l'heure. ■

Pas question de mettre sur le même tandem le mécontent ponctuel et le râleur systématique pour lequel le mot rôle est au plus bas sur l'échelle de la protestation.

Quand on a de l'âge

P... ! Cent ans ! Et presque toutes mes dents. Sauf sur mon pédalier, à force de taper dans les rochers sur les chemins et les sentiers...

Cent ans ! Ça en fait des petits matins blêmes, des départs sous une pluie fine, des traces dans la neige, immaculée à l'aller, salopée au retour, des impressions soleil levant, et des dépressions soleil couchant, des chants d'oiseaux et des noms d'oiseaux envoyés à ceux qui m'ont frôlé...

Je suis allé à l'école à vélo, puis au boulot. Et parfois même en vacances. C'était marrant cette envie de boucler des étapes d'enfer, de rattraper en une semaine les rêves que l'on n'a pas vécus au quotidien. Et de rentrer au boulot pour se reposer enfin. « *Ce que j'ai fait, aucune bête ne l'aurait fait* » disait l'autre en sortant d'une traversée des Andes. Moi, j'étais sur un autre registre : « *Ce que j'ai fait, aucun patron n'aurait pu me l'imposer !* ». Quand on sort d'une quarante heures Vélocio, on le dit pas à son chef, et on traîne la patte pour boucler quarante heures en cinq jours. Faudrait pas leur donner de mauvaises idées, aux chefs...

Cent ans ! Ça en fait, des albums photos, des poses et des pauses devant les panneaux de cois, les vagues de l'océan et le sourire des copains. Ceux du début ne sont plus bien là : le peloton s'est comme effiloché au fil des ans. Même si d'autres arrivaient, ils n'avaient pas tout connu, ne rigolaient pas des mêmes aventures... « *Tu te souviens ?* » Plus personne ne peut se souvenir, sauf moi...

Cent ans d'AG : c'est pas jeune. Mais c'est toujours là. Faisant la nique à ceux qui nous auraient bien poussés dans le fossé, ou passé la bague au doigt sans nous demander notre avis.

Cent ans ? Ouah, j'aurais pas cru y arriver...